

Entretien avec Bernard Émond, réalisateur de *la Femme qui boit*

Michel Coulombe

Volume 19, numéro 2, hiver 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/922ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Coulombe, M. (2001). Entretien avec Bernard Émond, réalisateur de *la Femme qui boit*. *Ciné-Bulles*, 19(2), 4–9.

«Le pessimisme n'est pas un nihilisme,
c'est la critique en action,
un devoir des intellectuels.» Bernard Émond

PAR
MICHEL COULOMBE

Au bout d'un automne difficile où le cinéma québécois a subi de nombreux revers, l'hiver offre une moisson moins abondante d'où se détachent, en janvier et en février, deux longs métrages fiction produits par l'ACPAV, **15 février 1839** de Pierre Falardeau et **la Femme qui boit** de Bernard Émond. Ce dernier, documentariste réputé, n'a certes pas le panache du père d'Elvis Gratton bien qu'il lui ait tout de même prêté son talent de dialoguiste. En retour, Falardeau assura la narration du documentaire qui a assis la réputation d'Émond, **Ceux qui ont le pas léger meurent sans laisser de traces**.

Dans son premier long métrage, **la Femme qui boit**, Bernard Émond trace le portrait, déconstruit, d'une femme (Élise Guilbault) qui a échappé à la pauvreté en devenant la maîtresse d'un homme marié (Michel Forget) puis a aspiré au bonheur familial auprès d'un homme infidèle (Luc Picard). À la fin de sa vie, cette femme, Paulette, passe en revue une vie brisée, noyée dans l'alcool, qui l'a conduite tout droit au naufrage. Il y a des malheurs qui ne pardonnent pas.

Ciné-Bulles: *Après avoir réalisé plusieurs documentaires destinés à la télévision, vous tournez un premier long métrage dont la carrière se jouera en salle. Comment entrevoyez-vous ce nouveau rapport au public?*

Bernard Émond: Dans la continuité puisque je fais des documentaires destinés aux salles de cinéma même si je sais que j'y rejoindrai tout au plus 1000 personnes. Avec une telle exigence on arrive à faire un documentaire et non un reportage, un film plutôt que de la télévision. J'ai ce désir de cinéma. Il s'exprime maintenant à travers le long métrage.

Ciné-Bulles: *Dans les années 1960 et 1970, les documentaristes québécois touchaient presque tous à la fiction. Aujourd'hui, cette polyvalence est moins fréquente. Rêviez-vous de fiction depuis longtemps?*

Bernard Émond: J'aime les histoires, la littérature, les romans. **La Femme qui boit** est mon troisième scénario de long métrage, les deux précédents étaient écrits pour d'autres réalisateurs. Je travaille à ce film depuis au moins cinq ans et même s'il y a bien eu une vingtaine de versions, le scénario a finalement bien peu bougé. S'il y a un film aujourd'hui, c'est beaucoup grâce à l'entêtement de la productrice, Bernadette Payeur. Elle y tenait. À un moment, à la suite du deuxième refus de Téléfilm Canada, j'ai songé à abandonner le projet pour en tirer un roman, mais pour elle il n'en était pas question. J'ai dû lui parler de ce projet de film à notre première rencontre il y a de cela une dizaine d'années, avant même que nous tournions ensemble nos documentaires — à commencer par **Ceux qui ont le pas léger meurent sans laisser de traces**. Ce qui l'a immédiatement touchée, c'est cette histoire d'une fille du quartier Hochelaga-Maisonneuve qui monte, puis tombe. Une histoire de classes. À vrai dire, je suis privilégié de pouvoir travailler avec Bernadette Payeur à l'ACPAV et, à la Coop Vidéo, avec Lorraine Dufour.

Ciné-Bulles: Ce film constitue pour vous un retour à la fiction puisqu'il y a 10 ans vous avez tourné un court métrage, **la Manière des blancs**, dans la série Fictions 16/26.

Bernard Émond: Ce n'était vraiment pas bon! Le film était tourné de façon très ordinaire, et l'histoire était niaiseuse. En fait, ce film n'aurait jamais dû se faire. Mais ce n'était pas le pire de la série! Comme celle de **la Manière des blancs**, l'histoire de **la Femme qui boit** est un mélodrame mais, pour toutes sortes de raisons, la structure déconstruite notamment, c'est plus fort. Je crois par ailleurs que le travail documentaire m'a beaucoup servi. J'ai commencé à penser que j'avais quelque chose à dire et à prendre le cinéma plus au sérieux après avoir fait **Ceux qui ont le pas léger meurent sans laisser de traces**. Jusque-là, je me considérais plutôt comme un artisan.

Ciné-Bulles: Vous faites un bilan très critique de votre travail de cinéaste.

Bernard Émond: Je juge durement certains de mes films. C'est ce qui me permet d'avancer.

Ciné-Bulles: Y a-t-il des documentaires dont vous soyez satisfait?

Bernard Émond: **Ceux qui ont le pas léger meurent sans laisser de traces** et, peut-être, **l'Instant et la patience**. Je suis actuellement à un tournant dans mon travail de documentariste. Lorraine Dufour, qui a produit **le Temps et le lieu**, m'a permis de faire le film que je voulais, de sorte que tous ses défauts m'appartiennent. Je dois maintenant faire plus et mieux.



Élise Guilbault en Paulette dans **la Femme qui boit** (Photo: Bertrand Carrière)



Une tentative de bonheur conjugal avec un homme infidèle: Luc Picard et Élise Guilbault (Photo: Bertrand Carrière)

Le travail documentaire est essentiel pour moi. En fait, si je ne tournais pas de documentaires, je n'aurais pas de vie! Je rencontrerais des amis cinéastes et je lirais des romans. Le documentaire m'oblige à aller vers les autres, à sortir de mon milieu. Il me donne de l'audace. Ainsi, **le Temps et le lieu** a été pour moi une expérience extraordinaire. Ce n'est pas un film parfaitement réussi, j'aurais aimé qu'il soit meilleur, mais il m'a permis de créer des liens à Saint-Denis et de comprendre ce que c'est que vivre en région au Québec. Je connaissais, à travers mes lectures, intellectuellement, le vieux fond paysan canadien-français, mais là j'avais les deux pieds dedans.

Ciné-Bulles: *Dans tous vos films, il y a un parti pris pour les gens simples.*

Bernard Émond: Je ne peux pas écouter la télévision plus de deux minutes parce qu'on s'y trouve inévitablement face à tous ces porte-parole, tous ces commentateurs. Selon moi, il y a plus de vérité dans la parole des gens simples que dans bien des semaines de télévision.

Le documentaire m'amène à réinterpréter l'histoire de mon pays, à faire une forme d'histoire sociale du Québec. Je ne fais pas des films politiques, mais ils ont une dimension politique. Le documentaire me fait participer à la vie de la Cité. Aller à la rencontre de gens que je ne connaîtrais jamais autrement, vivre avec eux, ce n'est pas tout à fait de l'anthropologie, mais cela s'en rapproche. Il nous arrive tous de passer devant la maison de quelqu'un et de se demander comment vivent les gens qui s'y trouvent: eh bien, faire du documentaire, c'est avoir la possibilité de frapper à leur porte. Je le fais sans hésitation et j'en retire un réel plaisir, ajouté à celui de faire du cinéma, un plaisir très physique.

Ciné-Bulles: *L'alcoolisme qui détruit la vie de Paulette est au cœur de **la Femme qui boit**.*

Bernard Émond: Les alcooliques sont des personnages fascinants. Ils sèment le trouble, ils mentent, ils manipulent. Derrière la surface, il y a une grande douleur. Je reconnais l'impuissance des alcooliques devant le monde. Je la reconnais. Le monde dans lequel je vis m'horripile. Aussi je suis furieux les trois quarts du temps.

Ciné-Bulles: *Contre quoi?*

Bernard Émond: Tout. La politique, les médias, le milieu du cinéma, tout. On vit dans un monde injuste. À 50 ans, je me sens comme un adolescent. Ma révolte est toutefois impuissante, car je ne vois pas beaucoup d'issue. L'alcool m'apparaît comme une métaphore de cette impuissance. Je m'y reconnais, même si je n'ai pas de talent pour l'alcool. L'alcoolique s'inscrit à sa façon dans l'histoire collective. Par exemple, Paulette, si elle était née à Outremont, ne serait peut-être pas devenue alcoolique ou l'aurait été autrement. L'une des choses qui m'intéresse le plus, c'est la rencontre du destin personnel et des structures historiques, quoique je ne fasse pas des films précisément sur ce thème.

Ciné-Bulles: *Vous êtes ouvertement pessimiste.*

Bernard Émond: Presque tous mes films se terminent par une mort ou par la perte de quelque chose. Je l'assume sans problème.

Ciné-Bulles: *En voyant **la Femme qui boit**, on pense notamment à l'une des meilleures pièces de Michel Tremblay, **Albertine en cinq temps**. Le dramaturge présente, comme vous, une femme à différentes étapes de sa vie, sauf que chez lui un certain apaisement succède à la rage.*

Bernard Émond: Je le trouve chanceux de pouvoir faire cela! Dans ma vie, il y a une tristesse de fond qui est indépassable. Ce n'est toutefois pas de l'abattement. J'ai beaucoup lu Zola ces dernières années et je suis revenu à Balzac, des auteurs qui nous ont laissé des œuvres très pessimistes. Le pessimisme n'est pas un nihilisme, c'est la critique en action, un devoir des intellectuels.

Ciné-Bulles: *On trouve dans **la Femme qui boit** des références à l'univers de presque tous vos documentaires, à commencer par cet incendie, au début du film, qui renvoie au sujet de **l'Épreuve du feu**, les gens qui ont tout perdu dans des incendies.*

Bernard Émond: Curieusement, j'ai écrit la scène de **la Femme qui boit** avant d'entreprendre **l'Épreuve du feu**, un autre film dont je ne suis pas très content. Tous mes documentaires se retrouvent en effet dans mon long métrage, exception faite de celui sur la tolérance, **la Terre des autres**.

Ciné-Bulles: *On y trouve notamment votre fascination pour les personnes âgées.*

Bernard Émond: Je les préfère aux jeunes.

Ciné-Bulles: *Paulette vous paraît donc plus intéressante parce qu'il s'agit d'une vieille femme qui se remémore sa vie.*

Bernard Émond: La distance était importante dans ce film. Elle permet de dépasser l'alcoolisme. Peut-être mon intérêt pour les gens âgés s'explique-t-il par une nostalgie du paradis perdu, même si je sais qu'il n'y a rien à trouver, et que ce n'était pas mieux de mourir de tuberculose dans une famille de 10 enfants. J'ai certainement la nostalgie d'une solidarité sociale et d'un sens plein de l'existence.

Si une chose caractérise notre époque, c'est la destruction de la mémoire. Des langues disparaissent chaque année. La culture populaire disparaît pour faire place à la culture de masse, et on ne peut rien au dépérissement de la culture canadienne-française traditionnelle. Aujourd'hui, même les recherches identitaires sont récupérées par le commerce. On le voit dans le secteur de la musique. C'est probablement une déformation d'anthropologue, quoique je pense que je suis devenu anthropologue parce que tout cela m'intéressait.

Ciné-Bulles: *Pourquoi ne montrez-vous Paulette à la fin de sa vie que de dos?*

Bernard Émond: On a tourné sept ou huit séquences où on la voyait et on en a fait l'essai au montage pour constater que cela marchait moins bien. Sa voix désincarnée est plus intéressante que l'image d'une femme de 80 ans qui se fait un café et échappe la tasse. Au cinéma, souvent il faut ne pas montrer. Trop souvent on cède à la tentation de trop montrer dans ce qu'on appelle maintenant le documentaire. Pourtant, on dit souvent plus en montrant moins. Ainsi, je ne pense pas qu'on doive montrer, de manière systématique, les cadavres des Palestiniens au bulletin de nouvelles mais plutôt qu'il faut dénoncer ce qui se passe en Israël. L'image d'un cadavre ne dit plus rien, d'où l'importance du vrai documentaire.

Ciné-Bulles: *Êtes-vous inquiet pour le documentaire?*

Bernard Émond: Non, parce que plusieurs cinéastes québécois tiennent toujours le fort. Je pense à Lucie Lambert, Benoît Pilon, Serge Giguère. Tous les ans, tous les deux ans, un documentariste québécois donne une œuvre majeure. Si l'on devait établir la liste des 10 meilleurs films québécois des dernières années, on devrait y mettre plusieurs documentaires. Il est dommage que le documentaire ne soit pas davantage porté par les gens qui l'aiment.

Ciné-Bulles: *Dans **la Femme qui boit** vous recourez, comme souvent dans vos documentaires, à la voix off.*

Bernard Émond: Il y a dans mon travail de cinéaste une fatalité de la voix *off*. Quand je n'en utilise pas, le film est moins réussi. C'est ma façon de faire le cinéma, je prends le crachoir. Dans la fiction que je suis en train d'écrire, la voix *off* est présente mur à mur.

Ciné-Bulles: *Comment avez-vous travaillé avec les acteurs?*

Bernard Émond: J'ai voulu travailler avec eux avant le tournage parce que je ne savais pas où je m'en allais. En fait, j'avais peur pour rien car des comédiens de la trempe d'Élise Guilbault et de Luc Picard sont aussi intéressés que moi à ce que la scène soit bonne. N'empêche, je ne connaissais pas cet aspect du travail de fiction. Avec des comédiens de cette envergure, la vraie répétition, c'est la première prise. Parfaite, généreuse, Élise Guilbault, à qui j'ai pensé dès que j'ai eu l'idée de ce film, s'est faite rassurante, me disant de ne pas m'inquiéter, me prévenant qu'en répétition on ne trouverait peut-être pas mais que cela viendrait. C'est une comédienne fabuleuse. Elle n'a pas eu besoin de boire pour se mettre dans la peau de son personnage et, entre les prises, loin de se laisser emporter par la détresse de Paulette, elle nous faisait mourir de rire.

Ciné-Bulles: *Elle joue Paulette avec beaucoup de retenue.*

Bernard Émond: Il le fallait. Son personnage est à la fois innocent parce que tributaire de son passé et coupable parce qu'elle prend les décisions.

Ciné-Bulles: *Avez-vous été tenté de nous dire ce qu'il advient du fils de Paulette après qu'il eut été séparé d'elle?*

Bernard Émond: J'ai eu la tentation de lui faire découvrir des lettres de sa mère, mais c'était trop. Certains cinéastes composent bien avec le trop, moi pas du tout. Si je le faisais, je le ferais très mal. Alors je dois travailler dans le pas assez, dans le presque pas, dans l'à côté.

Ciné-Bulles: Dans le passé aussi.

Bernard Émond: Si cette histoire fonctionne, c'est qu'elle n'est pas immédiate, c'est qu'il y a un recul, une distance. Dans ce que je suis en train d'écrire, l'alcool joue aussi un rôle, mais cela se passe aujourd'hui. Dans le cas de **la Femme qui boit**, j'avais besoin de distance.

Ciné-Bulles: Dans quel cinéma vous reconnaissez-vous?

Bernard Émond: Le jeune cinéma français, celui notamment de Bruno Dumont (**l'Humanité**), Érick Zonca (**la Vie rêvée des anges**) et Laurent Cantet (**Ressources humaines**), autant leur façon de tourner que leur manière de raconter. C'est un cinéma social, pénétré par l'histoire et la politique, dont les personnages ne flottent pas dans des bulles. Cela fait des films complexes. Je ne trouve pas la même chose dans les films québécois qui, trop souvent, manquent de colère. C'est important la colère. N'essaie-t-on pas de faire de l'art parce que le monde dans lequel on vit est invivable ou, à tout le moins, imparfait?

Ciné-Bulles: Ne peut-on, aussi, chercher à en célébrer la beauté sans être taxé de naïveté?

Bernard Émond: S'il faut faire quelque chose, c'est être en colère et rendre grâce. ■



Une équation de l'alcoolisme?: Le verre et l'horloge (Photo: Bertrand Carrière)